

— Mon cher ami, lui dis-je que n'avez-vous eu une mère comme la mienne ! avec votre cœur et votre intelligence, vous auriez été un chrétien de valeur.

— Une mère !... hélas ! je n'en ai jamais connu ! Mes parents se sont séparés. . . j'étais un enfant ! alors...

— Hé bien ! il y a une bonne mère qui ne vous a point abandonné. Elle vous l'a sans doute prouvé au cours de votre existence : je vais la prier de vous assister dans votre épreuve. C'est la Vierge dont vous avez porté le chapelet avec confiance pendant quarante ans. Allons, au revoir...

— Oh ! oui, au revoir, bientôt, n'est-ce pas, Monsieur le curé !

Le surlendemain, je parlais de mettre ordre à sa conscience :

— Oui, certainement, mais je veux m'y préparer.

Je n'insistai pas devant ses scrupules de préparation.

Au matin du jour suivant, il me mandait :

— Ah ! dit-il, j'ai failli étouffer cette nuit. Confessez-moi, mais il faudra m'aider ! vous me reprendrez si je ne dis pas bien !

Quelques instants plus tard, confesseur et pénitent rayonnant de bonheur, s'embrassaient affectueusement ; le plus heureux, c'était encore l'infortuné malade.

Je le revis fréquemment. Que pensez-vous des francs-maçons, me dit-il un jour, du ton d'un homme auquel un scrupule serait venu.

Après que je lui eus expliqué ma façon de penser sur cette association, il me dit : " Mais c'est que je suis franc-maçon ! "

— Non, non ! vous ne l'êtes plus depuis notre petite entrevue de l'autre jour, vous êtes tout au bon Dieu.

— Ah ! oui, par exemple, mais n'importe, je vais vous donner mes insignes et vous ferez mettre dans le journal que je me démetts et que je me repens d'avoir été me mettre là-dedans. Tenez, monsieur l'abbé, j'ai toujours donné ; on me demandait pour des frères malheureux ; je donnais. Voilà six mois que je suis là, et depuis des semaines, nous sommes dans la misère. Vous l'avez deviné, vous, mais en fait de franc-maçon vous êtes le premier qui soyez venu me voir et m'aider.

Je continuai à être le seul franc-maçon qui le visita. Il fit une mort de saint, muni des sacrements de l'Eglise, y compris le sacrement de mariage que je pus lui conférer, après les formalités civiles accomplies à son domicile.

J'accompagnai derrière le corbillard son pauvre cadavre qui portait encore le talisman de Marie.

En me voyant traverser ainsi les rues de la ville au milieu du personnel du théâtre au grand complet, plusieurs de mes concitoyens ont cru que mon évêque m'avait nommé aumônier de la troupe dramatique.

Non, mais j'avais voulu donner ce suprême témoignage à ce brave homme, à qui sa foi naïve au chapelet de Marie, refuge des pécheurs avait ménagé une mort de prédestiné. "

X., CURÉ DE Z.